

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Haeck et Charron

Travailler à ne pas s'appartenir

Philippe Haeck, *la Parole verte*, VLB, 1981, 154 p.

François Charron, *Mystère, les Herbes rouges no 95*, septembre 1981, 36 p.

Pierre Nepveu

Number 25, Spring 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39472ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Nepveu, P. (1982). Review of [Haeck et Charron : travailler à ne pas s'appartenir / Philippe Haeck, *la Parole verte*, VLB, 1981, 154 p. / François Charron, *Mystère, les Herbes rouges no 95*, septembre 1981, 36 p.] *Lettres québécoises*, (25), 36–39.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



# Haeck et Charron :

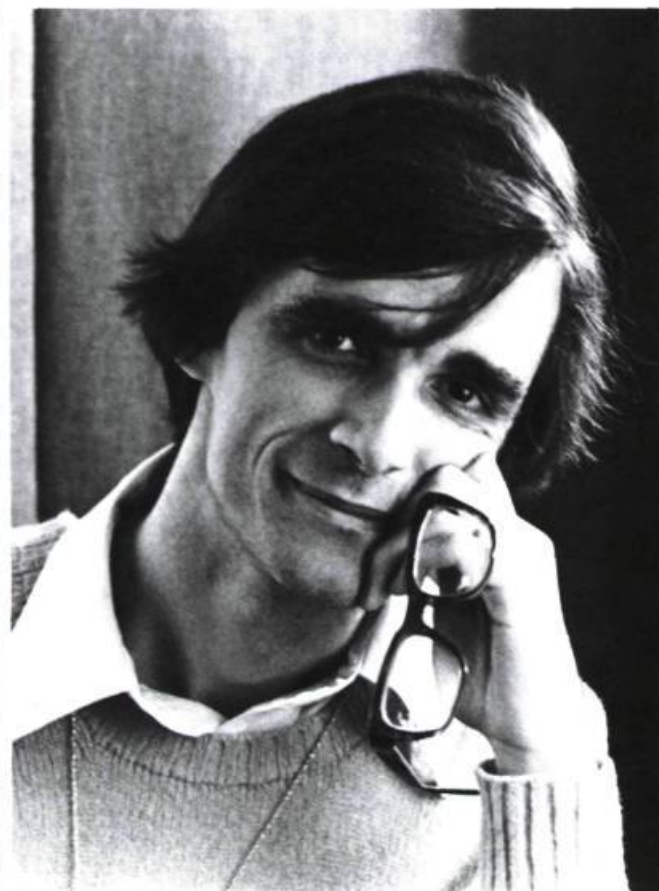
## travailler à ne pas s'appartenir

La force des livres de Philippe Haeck me paraît tenir, plus qu'à tout autre chose, à un apparent paradoxe qui est celui d'une fragilité fondamentale : fragilité de la pensée, malgré le fait que Haeck ait parfois dans le passé haussé le ton et se soit fait dogmatique (mais ce dogmatisme n'est peut-être que l'impatience de celui qui en a assez de tous les empêchements à la création) ; fragilité d'un être qui choisit

de sentir le monde plutôt que de l'encadrer solidement dans des structures intellectuelles, et qui découvre, jour après jour, page après page, que sentir c'est être vulnérable, c'est entrer dans une clarté qui n'est pas celle des belles formules de vérité, mais qui n'apporte plutôt que cette évidence à la fois merveilleuse et insensée : « la réalité existe » (p. 113). Évidence ? Rien justement ne va moins de soi, n'est moins donné par ce qu'on nous a appris. L'écriture de Haeck est toute entière attachée à nous le rappeler.

Et ce qui aurait pu paraître comme une évidence un peu facile devient imperceptiblement l'affirmation la plus risquée, et cela, pas seulement parce que le nihilisme et le désespoir ont aujourd'hui toutes les preuves de leur côté et peuvent s'afficher triomphalement sur les décombres de toutes les barricades (Il va sans dire que je ne pense pas ici à la détresse passionnée, vigoureuse, indignée d'un Victor-Lévy Beaulieu). « Je travaille à ne pas m'appartenir » (p. 111) écrit Haeck, et c'est cette déperdition positive de soi qui est le plus grand risque dans cette longue et intense affirmation du réel, car alors tout peut arriver, tout peut *m'*arriver, et le moindre objet, le moindre événement, un nuage dans le ciel, un enfant qui s'habille pour la première fois, une phrase d'un livre aimé, peut me traverser de part en part, m'absorber jusqu'à ce que la question même du sens paraisse soudain insignifiante.

*La Parole verte*, dernier livre publié par Philippe Haeck chez VLB, n'est pas seulement un beau titre. C'est surtout, il me semble, son meilleur livre, celui où, pour reprendre les termes de J.H. Letourneau au début de sa préface, les « éclats, coups de piolet, clappements de crochets, morsures de crampons » sont les plus agréables à entendre, où l'armature et la confection sont le moins séparables du produit fini. C'est dans toute la force du terme un livre de plaisir, pas le plaisir un peu irresponsable de la décomposition ni celui d'un trip textuel, mais celui d'une voix pour qui rien n'est négligeable, pour qui le quotidien n'est pas la pure répétition des mêmes gestes mais la découverte incessante du jamais vu et du jamais pensé.



Philippe Haeck

Photo : Kéro



« Je n'en sais rien », « je ne sais pas » : ces aveux de non-savoir pourraient finir par lasser, par sembler tenir de la pose ou même de la démission. Or, il n'en est rien, parce que le non-savoir, pas plus qu'autre chose, ne fait ici système, compensé d'ailleurs à chaque instant par la connaissance du corps et des sens, et par une sorte de sagesse très ancienne et très neuve qui traverse le livre. « Je n'aurai jamais la force de la maturité » (p. 53, écrit Haeck : il se trompe probablement. Et rien ne l'indique mieux que ce déplacement du savoir vers la sagesse, mot qui choque un peu nos oreilles, je le sais bien, parce qu'il évoque soit les enfants « sages » que nous devons être, soit l'image d'un vieillard sympathique mais irrémédiablement au-delà de la vie active. Mais la sagesse de Haeck dans *la Parole verte* relève surtout d'une absence de précipitation, qui serait celle du philosophe et de l'artisan, dans une confrontation patiente du sens commun, de l'intuition et de la culture avec la forme et la texture des objets et des êtres. Cette confrontation en douceur, ce dialogue permet à Haeck d'écrire des choses que lui seul, semble-t-il, est capable d'écrire. Quel écrivain d'ici (homme ou femme), par exemple, pourrait commencer un texte par cette phrase : « Je donne le biberon à Mélisande : la succion du lait est leçon d'éternité » (p. 116) ? Et cela donne un texte, pas simplement un témoignage unidimensionnel, si touchant serait-il, de la part d'un bon père de famille.

Il serait tentant d'oublier cette dimension proprement textuelle, parce que l'écriture ne cherche pas à se faire voir et parce que la forme globale du livre n'est pas sans parenté avec celle du journal intime, avec ses proses courtes et autonomes, toujours proches des événements du quotidien. « Journée de chaleur extrême : les nerfs pèsent. Rien d'autre à faire qu'à bouger le moins possible. Je ne lis pas. Ni étude ni divertissement. Les enfants continuent à jouer. Pâque est sous la douche. Le ciel se mêle aux ciels d'anciennes toiles flamandes . . . » (p. 60). Ce début paraît justement banal, trop simple, pure série de notations sur un vécu non décanté. Et pourtant la dernière phrase indique déjà un glissement qui entraîne le journal intime du côté du poème en prose, glissement qui n'est possible que grâce à la fermeté sans concession de l'écriture et à l'émergence toute naturelle et sans heurt de l'imaginaire au sein du quotidien. Ainsi, dans le même texte : « Un léger vent d'orages électriques : où sont allés seins-pommes et seins-poires de la nuit, pénis-concombres et épaules-melons. Un immense mouton gris vient de sauter dans le ciel ; je pense à ce gâteau du midi aux dattes et aux raisins » (p. 60). On mesure peut-être mieux ici à quel point *la Parole verte* est une belle leçon d'écriture, que l'on ne peut entendre qu'en comprenant que ce « naturel » est le résultat d'un travail, d'un apprentissage qui ne va pas sans renoncement.

Le plaisir que donne *la Parole verte*, plus que celui des meilleurs textes antérieurs de Haeck, est en effet inséparable de la pensée, ce qui ne contredit pas ce que je suggérais au début à propos de la fragilité de celle-ci. Cette pensée est fragile et forte, en même temps, dans la mesure où elle ne fonctionne pas par questions et réponses, où elle ne cherche pas à briller en proposant des hypothèses audacieuses, des interprétations profondes (mais cette « profondeur », on sait

trop bien ce qu'elle comporte, chez plusieurs, de mise en scène et de trompe-l'oeil), où elle n'est pas exempte d'une certaine naïveté qui évite ici, Dieu sait comment, le piège de la complaisance. Étrange pensée certes, qui tient presque toute entière à une qualité d'attention, à sa faculté de plier comme un roseau devant les inquiétudes, les obstacles ou les plaisirs, mais aussi de se redresser toujours dans une nouvelle écoute.

En fait, on peut aisément supposer (certains commentaires de Haeck vont d'ailleurs en ce sens) que l'essentiel du travail consiste dans ces pages à ne rien appuyer, à ne forcer aucun contour, à court-circuiter les épanchements ou les envois lyriques. À cet égard, la série de notes sur Saint-Denys-Garneau, dans la dernière partie de *la Parole verte*, apparaît comme le prolongement nécessaire des proses précédentes. Ayant pour Garneau un attachement et une admiration tout particuliers, j'aime évidemment que Haeck reprenne ici ce texte déjà paru dans *la Nouvelle Barre du Jour*. Mais la référence à Garneau, outre qu'elle fait écho à l'oscillation entre le journal intime et le poème en prose qui caractérise *la Parole verte*, désigne aussi un certain rapport à l'écriture (refus du « coulant », du « plein », de « l'harmonieux ») et une attitude fondamentale par rapport à soi-même (le « je ») et au monde : « Garneau avait découvert qu'il n'y a pas de solutions parce qu'il n'y a pas de questions ; au lieu de tirer cette découverte du côté de la vie, il y vit l'annonce de sa mort » (p. 133). En partant de la même découverte, *la Parole verte* cherche précisément à tirer celle-ci du côté de la vie. « Je cherche une musique enfouie et claire », pouvait-on lire à la fin de la première partie. Cette musique est sans doute la seule réponse que puisse apporter la vie une fois que l'on a osé aller au-delà des questions et des réponses, et au-delà de l'illusion d'un « je » substantiel qui pourrait jouir tranquillement de son identité. Il ne s'agit pas d'une musique éthérée, musique des sphères ou chant sacré. C'est le réel lui-même qui chante, c'est l'ici-maintenant qui se découvre soudain écho, rythmes, sonorités, comme l'observe avec justesse le préfacier, parlant de « vision auditive », qu'il rattache au célèbre haïku de Basho : « old pond/ frog jump in/ water sound ». Haeck remarque à la dernière page de *la Parole verte* : « Peu de livres qui paraissent qui soient des livres » : celui-ci, indiscutablement, en est un.



Dans la série  
LES BOUCANIERIS D'EAU DOUCE

## Les Boucaniers d'Eau Douce

par **Henriette Major**  
et **Pierre Brassard**

168 pages, 7,25\$

## Les Boucaniers et le Vagabond

par **Henriette Major**  
et **Pierre Brassard**

180 pages, 7,25\$

## Les Découvertes des Boucaniers

par **Henriette Major**  
et **Pierre Brassard**

144 pages, 7,25\$

Pour les jeunes qui ont le goût de l'aventure et du mouvement, voici le livre de bord du Mouton Blanc en trois volumes.

Il rapporte les hauts faits du Mouton Blanc et de son équipage, ce glorieux caboteur qui a régulièrement fait parler de lui sur les mers et dans les ports du Haut-Canada.

les éditions  
**fides**

235 est. boul. Dorchester  
Montréal H2X 1N9  
(514) 861-9621



\*\*\*

J'ai peut-être glissé trop vite sur la question du sacré. Certes, *la Parole verte* se situe sur un tout autre plan que celui d'une « expérience des limites » ou d'une quête de la transcendance. Et pourtant, Haeck écrit cette phrase, qui devrait nous faire réfléchir : « L'idée de Dieu rôde encore dans l'esprit. Je n'en ai pas fini avec elle » (p. 47). Cet aveu lucide est d'autant plus intéressant qu'il recoupe d'autres textes récents paru au Québec, dont le *Mystère* de François Charron. Ce qui est en cause, me semble-t-il, c'est d'abord la question de l'unité. Marquée par le technocratisme et l'athéisme superficiel de la Révolution tranquille, la pensée littéraire au Québec depuis vingt ans a trop souvent cru avoir réglé une fois pour toutes la question du religieux et du sacré. On a souvent observé que plusieurs membres de *Parti pris* avaient évolué vers une forme de mysticisme, mais qui s'est demandé si cette évolution était autre chose qu'un accident ou une bizarrerie, si elle ne nous apprenait pas quelque chose de fondamental sur nous-mêmes. Fragmentation, éclatement, polysémie, tels ont été les grands thèmes de la pensée poétique depuis plusieurs années, comme si la question de l'unité ne continuait pas à nous traverser. Comme si le rapport de l'être au vide, à l'autre, à la mort ne devait se vivre que sur le mode d'une jouissance aveugle et sans retour.

On commence peut-être à revenir de cette légèreté et il me semble que la poésie de Fernand Ouellette, par exemple, qui pouvait sembler il y a quelques années recouverte par l'idéologie du texte, retrouve soudain une actualité qui pourrait bien s'accroître encore. Quoi qu'il en soit, qui aurait cru il y a cinq ans que *les Herbes rouges* publieraient un recueil intitulé *Mystère*, avec une couverture évoquant l'infini des espaces sidéraux ? (Soit dit en passant, la couverture du livre de Haeck représente un ange en cinq exemplaires qui, accroché à une corniche, joue du clairon dans le ciel...). Les recueils de Charron constituent fréquemment des événements, même s'ils sont fort nombreux, et celui-ci en est un exemple.

L'apparente transparence du discours de *Mystère* est trompeuse. Rien n'est facile ici, parce que rien n'est réglé d'avance. On n'en a jamais fini avec la mère, avec la communauté, avec l'unité : telle est la donnée de base de ce livre qui s'inscrit ainsi dans tout un ensemble de textes qu'a écrits Charron depuis quelques années. « Je suis dans ma mère, dans l'immensité » (p. 5) : d'une certaine manière, ce début dit tout, car si d'une part il s'agit toujours d'échapper à l'emprise maternelle, cette emprise s'avère précisément immense et omniprésente. Au-delà de la mère biologique, qui n'est guère ici en cause, c'est le désir de l'unité et de l'identité que *Mystère* donne à lire, mais dans un constant déchirement, dans une interrogation angoissée. Comme Haeck, Charron peut dire : « je ne sais pas » (p. 17), mais ce non-savoir est vécu chez lui sur un mode qu'il faut bien qualifier de métaphysique, comme expérience d'un sujet qui ne plonge dans l'ailleurs, qui ne se dépasse lui-même qu'en éprouvant la terrible nostalgie de l'origine et de l'appartenance :



François Charron

Photo : Athé

*J'ai peur de ne plus appartenir à ma communauté  
j'ai peur d'égarer les règles de la grammaire  
j'ai peur d'écrire imprudemment, dans un imaginaire qui  
bascule derrière l'oreille, avec mon père au fond  
(p. 21)*

Charron a déjà dit quelque part qu'« écrire, c'est toucher à la Mère » ; ce qui peut vouloir dire qu'écrire, c'est rompre avec la loi, les « règles », pour retrouver la matérialité, le corps pré-oedipien. Or, cette démarche est paradoxale : mouvement vers l'avant, sortie vers l'ailleurs, l'écriture est toujours en même temps retour en arrière, rentrée vers le lieu de l'origine.

C'est dans cette circularité que se débat le poète de *Mystère*, dans ce constant désir de départ et de rupture qui s'avère toujours hanté par le retour au même et à l'unité. Bien au-delà d'une réflexion sur l'écriture, ce recueil pose la question de l'identité, du sujet dans l'histoire de sa propre libération et dans celle de sa communauté. Et il la pose dans les termes les plus urgents, en laissant jouer lucidement tout le pouvoir de fascination qu'exercent la figure maternelle et derrière elle, toutes les figures de la ressemblance, de l'attachement, de « l'amour comblé et infini d'une seule personne » (p. 19). Plutôt que de s'épuiser dans la révolte et le ressentiment, Charron montre ici qu'il n'est pas si simple de rompre, de ne pas être aimé. Ce qui explique peut-être que les gestes de rupture, les revendications de la différence débouchent si aisément sur une nouvelle affirmation du même et de l'unité. Nous en voulons de toutes nos forces à l'unité, et la vérité est pourtant qu'au même moment, nous l'aimons. □

Philippe Haeck, *la Parole verte*, VLB, 1981, 154 p.  
François Charron, *Mystère*, les Herbes rouges no 95, septembre 1981, 36 p.